

RAP EN PROCÈS

L'EXPRESSION ARTISTIQUE NE TUE PAS

A propos de la condamnation du groupe NTM

Pour citer cet article

BAZIN H. [1996], L'expression artistique ne tue pas, A propos de la condamnation du groupe NTM, document électronique in www.recherche-action.fr.

Résumé

Textes rassemblés sur la fonction du rap à propos de la condamnation et l'interdiction de concert du groupe NTM dans la région de Toulon en juillet 1996

Table des matières

**PARLER DES MAUX DE LA SOCIÉTÉ CE N'EST PAS ÊTRE UN MAL DE LA SOCIÉTÉ
LE PHILOSOPHE FRANÇAIS CHRISTIAN BETHUNE RÉAGIT À L'ATTAQUE CONTRE LE RAP.
"LES TEXTES DE RAP SONT DES CRIS D'APPEL"**

PARLER DES MAUX DE LA SOCIÉTÉ CE N'EST PAS ÊTRE UN MAL DE LA SOCIÉTÉ

Les paroles de NTM n'ont tué personne. Contrairement aux propos d'extrême droite qui eux échappent à la condamnation juridique, le rap, comme l'ensemble des disciplines du hip-hop n'incitent pas à la haine et à la violence mais à une prise de conscience.

Parler des maux de la société ce n'est pas être un mal de la société, « c'est une manière de communiquer dans une forme d'expression en étant le plus honnête possible sur sa parole ». Le rappeur retourne les mots par d'autres mots « quand l'écriture va jusqu'au bout du mot et reste dans le cerveau ». Le rap ne se confond pas à la réalité, il est une création. Le but est d'imprimer cette « écriture visuelle », « réussir à graver des mots dans l'esprit des gens pour qu'ils gardent une trace. C'est en étant le plus choquant, le plus visuel que l'attention est attirée, les paroles captées ».

Seule l'expression artistique peut accomplir cette alchimie particulière en transformant l'énergie non descriptible de la violence en communication énergétique susceptible de choquer positivement une conscience. L'énergie peut tuer ou créer. Dans cette alternative fondamentale le langage artistique transforme le cri en langage, l'innommable en flots de mots. Il dégage une force foncièrement positive à travers une rage transformée en énergie contenue dans une forme artistique.

Les rappeurs sont des griots, des paroleurs, des tchatcheurs. Ce sont les gardiens d'une mémoire collective. Une société qui brûle les yeux de ses « journalistes de la vie quotidienne » est une société aveugle et amnésique.

Que l'on désapprouve ou non les propos de NTM sur les forces de l'ordre, ce n'est pas le rap qui crée les rapports de domination, il les met en lumière. Ce n'est pas en emprisonnant et en interdisant des paroles de ceux qui expriment les conditions de vie d'une génération que l'on résoudra la principale question sociale qui se pose à notre société de fin de siècle.

Le hip-hop apporte des éléments de réponse à cette nouvelle question sociale. Son apparition correspond à l'arrivée massive du chômage et des inégalités sociales, la délitescence des strates sociales, l'affaiblissement du rôle socialisant des institutions et la remise en cause d'un modèle classique d'intégration. Le rap et les disciplines hip-hop placent l'art au centre de la vie. Ce sont des arts de la rue par leur accessibilité, par leur forme interstitielle, par leur langage codé ou explicite. Dans l'espace ainsi créé, se construisent une expérience individuelle et collective, une identité sociale et un rapport différent au travail. C'est ici que les arts hip-hop possèdent peut-être une « fonction sociale » et révèlent des enjeux, non pour résoudre des problèmes sociaux mais pour ouvrir des espaces de création où se développent des processus de socialisation, d'intégration et de professionnalisation.

La forme hip-hop est donc à la fois artistique, culturelle et sociale. C'est une forme « rebelle »

irréductible à la catégorisation et l'assimilation malgré les artéfacts vendus par l'industrie culturelle. Il est difficile de cerner cette forme, de savoir comment et où elle se développe.

Les acteurs et artistes du hip-hop ne remettent pas en cause le cadre national d'intégration républicaine mais la forme figée que prend cette intégration. Autrement dit, ils cherchent une citoyenneté incarnée, inséparable d'une dimension sociale et culturelle tout en renouvelant les modes de participation. Le hip-hop n'est pas une détermination culturelle, c'est un choix, premier acte de liberté que peuvent poser de nombreux jeunes. C'est une création culturelle en tant que culture née des rencontres artistiques où s'élabore un langage commun à travers une communication esthétique.

Au nom d'un parler « politiquement correct », c'est le hip-hop comme art, expression, et culture qui est nié pour être renvoyé comme pratiques délinquantes ou marginales juridiquement ou moralement condamnables. Plus généralement, c'est la place de l'art et le rôle des artistes dans cette société qui se posent.

Les sacrifices ont toujours un sens. La condamnation de NTM joue le rôle d'exutoire des peurs modernes. L'art nous informe sur le monde et la société. Une société qui coupe les mains de ses artistes est une société bloquée, figée, incapable de renouveler les formes de rapports sociaux. C'est une société qui a peur d'elle-même, refusant de voir son reflet renvoyé par l'expression artistique.

L'art de la rue comme le rap est un outil susceptible de forcer un espace d'expression. Le hip-hop n'est pas l'expression d'un « ghetto » mais de rencontres. Il réintroduit le forum au cœur de la cité. Il existe peu de lieux de débats conflictuels où aborder les questions de société et poser un cadre de redéfinition du champ de l'expérience, c'est-à-dire où l'expérience est culturellement orientée par des valeurs. Les valeurs du hip-hop sont celles des droits humains fondamentaux, elles possèdent un caractère universel. Naturellement les questions que pose le hip-hop concernent tout le monde.

Il est de la responsabilité des décideurs de renvoyer une dimension politique au hip-hop. Le hip-hop n'est pas un parti politique, ce n'est pas sa fonction, mais en tant que mouvement artistique il ouvre un espace où peuvent être définis des enjeux : des modèles de luttes s'inspirant des cultures de résistance. En d'autres termes, il est le signe du cheminement d'une conscience qui se traduit par une forme de résistance.

C'est ici que se situe l'enjeu, la culture représente un nouveau lieu de gestion des rapports sociaux. Il est de la responsabilité des partis démocratiques de définir de nouveaux modèles de luttes au risque sinon de laisser présenter l'extrême droite comme la seule alternative possible. Car le Front National, lui, a bien cerné les enjeux et ne s'est pas trompé de cible en attaquant régulièrement les artistes hip-hop mais aussi tous les espaces de libres paroles et réflexions. C'est le cas du Théâtre National de la Danse et de l'Image à Châteauevallon sur les hauteurs de Toulon.

Comme le souligne l'équipe de Châteauevallon, « nous savons très bien que la valorisation du rap et d'autres formes populaires sont fondées sur le respect de la créativité artistique issue de pratiques autodidactes, favorisant au sein du théâtre comme le nôtre la circulation des publics et le décloisonnement des genres voire la simple satisfaction de publics différents ».

Lorsque le politique commence à juger ce qui est artistiquement acceptable, c'est l'ensemble des libertés publiques qui sont remises en cause. Le jugement de NTM, s'inscrit en cohérence avec la déprogrammation du groupe au festival connexion hip-hop à Châteauevallon sous les pressions conjuguées du Maire FN de Toulon et du préfet du Var. La décision du tribunal entérine juridiquement un nouveau délit inventé par le préfet du Var et le maire de FN de Toulon, le délit de « faute culturelle ». C'est ainsi que fut nommée la programmation de NTM le 26 juillet 1996 au TNDI. Derrière le groupe NTM est visé ce lieu de création et de diffusion artistique. Depuis plusieurs années le TNDI travaille avec des artistes hip-hop en atelier résidence et a décidé d'entrer en « résistance culturelle » contre la mairie de Toulon et les thèses du FN en organisant des forums démocratiques sur l'exclusion et la montée du populisme.

Quelles que soient les intentions du juge, la condamnation de NTM légitime les positions du Front National qui voudrait « gouverner les esprits par la culture » et de tous ceux qui rêvent d'un retour à l'ordre moral, replié sur des traditions et des valeurs du passé en opposition à un débat démocratique et une évolution pluraliste de la société.

LE PHILOSOPHE FRANÇAIS CHRISTIAN BETHUNE RÉAGIT À L'ATTAQUE CONTRE LE RAP.

Arnaud Robertin Le Temps, 2005

Le Temps : Comment réagissez-vous à ces poursuites lancées contre des groupes de rap ?
Christian Bethune : Une nouvelle fois, la censure constitue le seul procédé de réponse. Les

politiques tentent de se dédouaner en désignant un bouc émissaire. On veut faire croire à la responsabilité poétique plutôt que politique. Le rap souffre des préjugés, parce qu'il exprime son message d'une manière qui ne sied pas au courant général de pensée.

- À prôner l'incendie généralisé ou le meurtre de policiers, certains rappeurs n'ont-ils tout de même pas une responsabilité à assumer ? - C'est nier les faits que d'attribuer à la parole un pouvoir dont elle semble bien démunie. Si la parole était aussi performative, les politiciens eux-mêmes devraient se mettre au rap. Les élus qui le stigmatisent confondent la cause et la conséquence. On s'attaque au messager qui, comme on le sait, est innocent. C'est parce qu'on a constitué les banlieues en ghettos que cette culture, indépendante, s'est forgée. Et aujourd'hui, on feint de s'étonner de cette fracture culturelle.

- Pensez-vous que la violence des textes rap est toujours comprise par ses auditeurs au second degré ?

- Je ne dirais pas cela. Les rappeurs ne reçoivent pas au second degré la discrimination qu'ils subissent. Donc, leurs textes expriment un ressentiment authentique. Mais cette poésie reste une forme symbolique. Celui qui prend le temps d'écrire sa colère la met forcément à distance. Si l'on coupe le canal du dire, je ne sais pas ce qui nous attend.

Christian Bethune, « Pour une esthétique du rap » (éd. Klincksieck, 168 p.)

“LES TEXTES DE RAP SONT DES CRIS D'APPEL”

Par Patrick Ifonge

Patrick Ifonge est un de ces Français que l'on appelle “issus de l'immigration” pour ne pas dire qu'ils sont noirs. Face aux velléités de certains politiques de censurer des rappeurs aux textes lapidaires, il ne cache pas son indignation. Ce jeune français d'origine congolaise est directeur de la publication du magazine Forum Hip Hop. Il dénonce la volonté des autorités d'écarter une partie de la population du débat public.

Par Laeila (Ecole Supérieure de Journalisme de Lille)

IL y a eu le procès de NTM, IAM a dû se justifier pour sa chanson “éclater un type des assedics”, plus récemment en 2004 le procès de la Rumeur contre Sarkozy, alors que dans les années 80 d'autres chanteurs disaient la même chose ? Est-ce que vous pensez qu'on veut censurer le rap ?

C'est pire que cela pose le problème de l'intervention d'une certaine population dans l'espace public. Les jeunes qui s'expriment aujourd'hui, c'est une population qui était censée se taire, faire comme ses parents, et accepter ce qu'on leur donne. Aujourd'hui, ces jeunes, dont je fais partie, ont bien compris le modèle républicain. Et on se dit que l'on ne va pas attendre que les mentalités évoluent, qu'on nous autorise à faire des choses. Le Hip-hop intervient dans le débat public par cet aspect-là, et ça pose problème. Parce que l'on n'a pas l'habitude d'entendre ces voix-là, et encore moins de voir ces visages-là. L'enjeu aujourd'hui, c'est notre place dans l'espace public. Les politiques cherchent toujours des excuses pour nous écarter. “C'est parce que vous êtes violents, c'est parce que vous êtes polygames”. Alors que la vraie question, c'est la place des populations françaises noire et maghrébine dans l'espace public, est-ce qu'elles ont le droit de s'exprimer ? Dans quelle mesure elles peuvent s'exprimer ?

Vous dites que “le hip-hop c'est une rébellion”, est-ce qu'il y a une violence inhérente au rap ?

Non, elle n'est pas inhérente au rap. Quand on parle de rébellion, on ne pense pas à tout casser ou tout brûler, on pense à défier la norme. Le hip-hop a émergé en réponse à une situation économique et sociale donnée. Et si beaucoup de gens dans le monde se reconnaissent dans cette culture, c'est parce qu'il y avait cet esprit de rébellion. C'est-à-dire, cet effort pour changer la réalité pour qu'elle soit conforme à ce que l'on veut qu'elle soit. Si vous regardez le parcours de la plupart des gens dans le hip-hop, ce sont des gens qui se sont élevés contre leur situation sociale. Ils ont canalisé leur énergie pour faire quelque chose de positif. Après, chacun l'exprime différemment, chacun a ses mots et chacun a son langage. Mais en général, quand on réagit contre un environnement violent, on le fait de façon violente.

Mais alors que les rappeurs sont souvent les nouvelles idoles des jeunes, est-ce que ces textes incendiaires n'attisent pas la haine, et empirent la situation ?

Peut-être, mais si on prend les textes mis en cause par les politiques, ils sont déjà très vieux. Si ces textes sont responsables, ils ont mis du temps les jeunes à réfléchir et prendre action... Je n'y crois pas. D'autant plus depuis le début du mouvement, tous les ans il y a eu des textes violents dans le rap.

Alors de Dire que "La France est une garce qu'il faut baiser jusqu'à l'épuiser", comme le fait le groupe Lunatic, vous ne pensez pas que ça puisse attiser la haine ?

Quand j'étais jeune, on parlait déjà de violence gratuite dans les textes. Mais toute ma vie, j'ai écouté du rap, et je ne me suis jamais dit, à aucun moment, "il a dit ça donc je vais faire ça". Maintenant, s'il se trouve qu'il y a des jeunes qui sont influencés par le rap, il faudrait regarder un peu plus loin. Qui a fait des rappeurs des modèles ?

Il y a quinze ans à peu près, ce qui marchait c'était le rap politique. Mais tu étais d'accord avec Public Enemy ou KRS 1, tu achetais son disque, mais après tu rentrais chez toi et le frigo était toujours vide. Le hip-hop te faisait prendre conscience de certaines choses, mais ne changeait pas ta condition de vie, donc forcément, tu accumulais de la frustration.

Beaucoup de textes de rap sont des cris d'appel, mais à un moment, si rien ne change, les cris d'appel et les mains tendues se transforment en bras d'honneur.

C'est ça la réalité. Si on veut interpréter un geste, il faut tout reprendre depuis le début. Il ne faut pas prendre un instantané de la situation comme ils (les politiques) le font. Si tu prends un instantané d'un gamin qui jette une pierre, tu ne sais pas pourquoi il la lance, tu ne sais pas à qui.

Mais est-ce que le sexisme et le machisme ne sont pas les vieux démons du hip-hop ?

Ce sont les vieux démons de la société. Le hip-hop c'est aussi un reflet de la vie. On ne peut même pas parler de hip-hop en général, parce qu'il y a une très grande diversité dans le mouvement, et il n'est pas forcément machiste et sexiste.

Pour vous, ces mesures pourraient couper le gouvernement d'interlocuteurs qui sont des acteurs de terrain qui dénoncent la situation de banlieues depuis plus de 20 ans ?

Est-ce que ce n'est pas déjà trop tard ? Le décalage existe déjà. Quand NTM dans les années 1990 parlait d'une génération dont on a brisé les rêves, tout ce qu'on a retenu c'est "qu'est ce qu'on attend pour foutre le feu". Déjà là, on n'avait retenu que le refrain, mais entre les refrains, il y a quelque chose. Il avait un discours constructif, mais les jeunes qui arrivent après alors que rien n'a changé, c'est des cocottes minute, prêtes à exploser. Il faut faire quelque chose. Mais je pense qu'il ne faut pas attendre les institutions pour faire quelque chose. On est quand même une génération attentiste, même si c'est le monde aujourd'hui qui veut ça. Il faut que la revendication soit suivie d'organisation, pour faire avancer les choses. Et puis il y a des façons de se faire entendre, il y en a qui mène à des voies de garages, d'autres qui créent des opportunités.

Dans tous les cas, ces mesures ne feront que radicaliser encore le mouvement. Parce que ce qu'ils ont attaqué là comme textes, ce n'est rien.